

Übersetzungen, traductions, translations

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Werk, Bauen + Wohnen**

Band (Jahr): **87 (2000)**

Heft 10: **Nekropolis**

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Histoire culturelle du cimetière urbain moderne

Paysages funéraires

Norbert Fischer. Les cimetières sont les lieux classiques de la mort. Les images socio-culturelles de la mort ont, pour ainsi dire, trouvé leur expression matérielle dans la composition du paysage des cimetières avec leurs rangées de tombes, leurs édifices, leur végétation et leurs réseaux d'allées. Depuis le 18^e siècle, le moderne bourgeois a marqué le paysage des cimetières de son sceau. Actuellement pourtant, une césure se précise susceptible d'enlever prochainement au cimetière son caractère traditionnel de lieu urbain de la mort, du deuil et du souvenir. Dans l'abrégé historique qui suit, l'auteur exprime en même temps ses idées quant au jeu combiné entre la mort, l'architecture des cimetières et la société.

Au 18^e siècle, se produisit un de ces tournants historiques qui a profondément transformé les cimetières en Allemagne, ce qui est le sujet du présent article. Le point de départ a consisté en une vague générale de transferts de cimetières qui a atteint peu à peu les villes. A la fin du siècle des lumières et pendant la période du réformisme autoritaire, les cimetières devinrent l'objet d'un intérêt scientifique public mettant en exergue la problématique de l'hygiène qu'impliquait le désordre des sépultures. Le discours des réformateurs mettait en cause l'implantation des églises avec cimetières à l'intérieur des villes et exigeait leur transfert au delà des limites urbaines. Ceci fut imposé parfois malgré l'opposition des églises qui gardaient toujours la haute main sur les inhumations.

Du principe de mise en ordre à la fuite vers la nature

Le même discours exigeait aussi des modifications de détail. Ainsi, il s'agissait de généraliser le principe de la tombe individuelle: chaque défunt devait se voir attribuer sa propre sépulture, qu'il s'agisse de tombes individuelles ou de caveaux familiaux. Les cimetières furent dotés de systèmes d'allées le plus souvent orthogonaux. Des registres d'inhumation garantissaient que l'on n'enterre plus au hasard – un développement qui sera étendu aux régions rurales au cours du 19^e siècle. Cette mainmise bureaucratique et ordonnatrice se révéla lourde de conséquences sur l'aspect des cimetières: si auparavant, les lieux de sépulture ressemblaient à des prairies en friche, l'espace sépulcral devenait maintenant systématiquement structuré.

Mais à longue échéance, on ne se borna pas à seulement ordonner le paysage des cimetières et peu à peu, celui-ci bénéficia d'un nouvel «habit». Cet habit correspondait à l'esthétique bourgeoise de la nature et du paysage et devait par la suite trouver sa pleine

expression dans les cimetières-parcs et les cimetières forestiers.

Comme précurseurs importants de cette nouvelle esthétique sépulcrale proche de la nature, citons le cimetière de la communauté piétiste de Herrnhut (1730) et la nouvelle enceinte tombale de Dessau (1787). Le premier exemple, venu très tôt dans l'histoire, est un cas particulier. Au 18^e siècle, la communauté piétiste était un groupe de croyants protestants poursuivi ayant trouvé refuge à Herrnhut en Saxe et qui, de là, entreprit son travail de mission. Son lieu de sépulture se distinguait des autres cimetières de l'époque par une surface de gazon soignée et par l'ordre systématique des pierres tombales, au demeurant toutes semblables. La nouvelle enceinte tombale de Dessau aménagée presque 60 années plus tard, fut initiée par Leopold Franz zu Anhalt-Dessau, le souverain éclairé du lieu, et réalisée par son architecte Friedrich Wilhelm von Erdmannsdorff (également auteur du célèbre parc de Wörlitz près de Dessau). Une aire gazonnée soignée dominait aussi ce cimetière. Mais contrairement à celui de Herrnhut, l'enceinte ne renfermait aucune pierre tombale, la surface de gazon y faisant office de sépulture anonyme. Seules, dans l'épaisseur du mur d'enceinte, étaient ménagées des alvéoles tombales avec plaques commémoratives pour tous ceux qui n'acceptaient pas la sépulture égalitaire anonyme.

Le développement de l'esthétique des cimetières dépassa rapidement les aires gazonnées de Herrnhut et de Dessau. A la fin du 18^e siècle, dans son ouvrage en cinq volumes «Théorie de l'art des jardins» (1779–1785), Christian Cay Lorenz Hirschfeld, professeur de philosophie et d'esthétique à Kiel, réclamait pour les cimetières une organisation semblable à un parc-jardin. En 1800, le paysagiste Friedrich Ludwig von Sckell, premier représentant notable des jardins paysagés en Allemagne, établit un projet de cimetière

pour Mannheim qui, au moins dans les zones périphériques, prévoyait une organisation semblable à un jardin; mais ce projet ne fut jamais réalisé.

Ainsi vers 1800, malgré toutes les idées et études, le «jardin funéraire» où abondent plantes et fleurs reste une exception dans les nouveaux cimetières suburbains. Une de ces exceptions sont les cimetières hambourgeois devant le Dammtor: ouverts dans les années 1790, ils se développent au début du 19^e siècle en oasis naturelles très recherchées. Au demeurant, l'enthousiasme des contemporains s'adressait moins au cimetière dans son ensemble qu'à l'arrangement individuel des tombes à l'aide de fleurs, de plantes et d'arbres.

Dans la suite du 19^e siècle, le jardin paysagé à l'anglaise s'imposa toujours plus comme modèle pour la nouvelle esthétique «bourgeoise» des cimetières. Ses cheminements sinueux typiques remplacèrent les structures orthogonales jusque là dominantes et apportèrent au cimetière une nouvelle structure topographique. Ainsi que dans le projet déjà évoqué de Sckell, seules certaines zones du cimetière étaient généralement mises en forme paysagée. Comme importantes étapes de ce processus, citons le cimetière du Dôme de Brunswick transformé à partir de 1813, le cimetière de Golzheim à Düsseldorf (extension à partir de 1816) et le cimetière central de Francfort-sur-le-Main ouvert en 1828.

La tendance à concevoir des cimetières paysagés a été encore plus marquée dans d'autres pays qu'en Allemagne. Au milieu des années 1820, le nouveau cimetière parisien du Père Lachaise, mis en place dès 1804, valait comme un «élysée sur terre» grâce à sa végétation luxuriante et il était très visité. Dans les décennies qui suivirent, des cimetières en forme de parc furent aménagés dans les pays anglo-saxons: Mount Auburn à Cambridge (USA, 1831), Laurel Hill Cemetery à Philadelphie (1836), Greenwood Cemetery à Brooklyn/New York (1838) et le cimetière londonien de Little Ilford (1856).

Cimetière-parc et cimetière forestier

En Allemagne, cette idée fut concrétisée assez tard avec le cimetière d'Ohlsdorf conçu par l'architecte Wilhelm Cordes, par la suite directeur du cimetière, qui fut ouvert en 1877 en tant que lieu de sépulture central pour Hambourg. Il s'agissait du premier grand cimetière entièrement traité selon les principes d'une architecture paysagée, une synthèse harmonieuse entre nature, culture et technique. Inséré dans un réseau de cheminements presque tous courbes, un décor de nature et de paysage modelé artificielle-

ment en faisait une «œuvre d'art totale». Les mausolées familiaux, pour certains monumentaux, étaient accompagnés d'une végétation d'arbres et d'arbustes exotiques savamment plantés, de collines artificielles, de ruisseaux et de plans d'eau. Démonstration prestigieuse d'une politique communale, le cimetière d'Ohlsdorf obtint le Grand Prix de l'art des jardins à l'exposition universelle de Paris en 1900. A une époque de forte industrialisation et d'urbanisation, Ohlsdorf exprimait plus que tous les autres grands cimetières allemands, la nostalgie d'un espace aussi proche que possible de la nature et servant non seulement au recueillement et à la prière, mais aussi à la promenade dominicale.

D'autres cimetières urbains suivirent l'exemple d'Ohlsdorf. Ainsi Cologne (cimetières nord et sud, 1895/96, resp. 1900) et Hanovre. A Hanovre en 1901, le cimetière de Stocken ouvert dix années auparavant dans un style plutôt austère, fut agrandi sous la forme d'un parc paysagé. Julius Trip alors Directeur des jardins de Hanovre, pouvait écrire en 1901 que le cimetière devait «être aussi un lieu de détente pour les parents des défunts».

Pourtant, tous les cimetières urbains de l'époque impériale ne furent pas conçus comme des parcs paysagés. De nombreuses enceintes sépulcrales présentaient des formes mixtes: certaines zones étant organisées en parcs, d'autres conservant une stricte structure orthogonale. Par ailleurs, essentiellement en Allemagne du Sud, des édifices monumentaux dominaient l'espace sépulcral.

En tout état de cause: l'esthétique des cimetières suivait globalement le modèle du parc. Elle représentait à la fois le résultat et le véhicule d'une nouvelle compréhension de la société. Tout comme la conception bourgeoise de la nature et du paysage devint l'idéal d'évasion d'un sujet recherchant l'affirmation de soi, l'esthétique de la nature dans les cimetières aidait à sublimer la mort. La topographie du cimetière correspondait à une nouvelle image de la mort qui, depuis le 18^e siècle avait cessé d'effrayer dans la mesure où on l'avait habillée d'une esthétique aimable. Dans ces conditions, les cimetières devenaient des lieux de la société bourgeoise aussi importants que les promenades et les parcs urbains, et ceci d'autant plus que l'historicisation de la société entretenait le culte du souvenir et de la mémoire.

Le premier cimetière forestier allemand, ouvert en 1907 à Munich et créé par Hans Grässel, architecte et responsable des constructions de la ville, est un autre sommet de l'esthétique proche de la nature pour les cimetières. Contrairement au cimetière

d'Ohlsdorf dans lequel le paysage était modelé artificiellement, les tombes y étaient volontairement implantées parmi les arbres environnants, dans les clairières et le long des chemins irréguliers de la forêt. Dans sa «spontanéité», le cimetière forestier correspondait critique à la conception culturelle critique antiurbaine de certains milieux bourgeois au début du 20e siècle.

Fonctionnalité et efficacité: La réforme des cimetières

Pourtant, peu avant la Première Guerre mondiale, avec la formule «Réformes des cimetières et des tombeaux», une nouvelle césure apparut qui devait encore donner un autre visage aux cimetières urbains. D'une part, les réformateurs critiquaient la conception des tombes individuelles qu'ils qualifiaient de «kitsch» et d'«arbitraire» et préconisaient à la place des formes sobres et homogènes. L'intention générale était d'unifier les pierres tombales et les champs de tombes pour mettre fin à un prétendu chaos stylistique dans les cimetières. Le point important ne devait plus être la tombe individuelle mais l'ensemble des sépultures. Ceci introduisit un second aspect de la réforme: le cimetière devenait «organique» et devait se définir comme un tout correspondant à sa finalité propre, à savoir un lieu de sépulture ne laissant plus aucune place à la sentimentalité romantique pour la nature.

Certes, les premières idées de réforme apparurent dès le début du siècle, mais une réforme profonde des cimetières ne put s'imposer sur un large front qu'au cours des années 1920. Les mesures prises prescrivait une mise en forme stricte pour l'organisation générale des cimetières, les champs de tombes et les tombes elles-mêmes. Le résultat ainsi obtenu impliquait des sépultures et des tombeaux typés et standardisés. Les lignes courbes du jardin paysager firent place à des structures fonctionnelles géométriques. Que les cimetières réalisés à cette époque soient en accord avec la planification rigoureuse des grands ensembles urbains modernes n'est pas le fruit du hasard et les autorités urbaines ne pouvaient qu'accueillir avec satisfaction l'utilisation plus efficace et plus économique de l'espace sépulcral qui en résultait.

Les nationaux-socialistes se rallièrent tout naturellement à cette nouvelle esthétique des cimetières qui correspondait si bien au principe «organique» de leur idéologie communautaire. En 1937 fut promulguée l'Ordonnance des Cimetières du Reich Allemand réclamée par les réformateurs. Après la Seconde Guerre mondiale, celle-ci resta le modèle-

guide pour la conception des cimetières en République Fédérale. Avec elle, les réformateurs avaient instauré une esthétique de cimetière rationnelle et fonctionnelle ayant témoigné jusqu'à nos jours d'une étonnante continuité et qui, hormis quelques modifications, n'a pas été fondamentalement revue depuis.

Cathédrales du deuil: L'architecture sépulcrale moderne

À côté de la conception topographique des installations, les bâtiments funéraires du moderne ont aussi joué un rôle décisif dans l'aspect des cimetières urbains. Les deux exemples essentiels et historiquement successifs sont les halles mortuaires et les crématoriums.

Les premières halles mortuaires apparurent dans les années 1790 à Weimar, Munich et Berlin. On les construisit d'une part pour surveiller efficacement les morts et répondre aux craintes de léthargie qui, à la fin du 18e siècle, prenait parfois des aspects hystériques. En même temps, les halles mortuaires permettaient de conserver les corps dans de bonnes conditions d'hygiène sous la surveillance de l'autorité publique (et non plus dans les habitations privées), une amélioration toujours plus réclamée à l'époque des lumières et des réformes. Tandis qu'au cours du 19e siècle, la crainte des léthargies perdait peu à peu de son acuité, les aspects hygiéniques devinrent prépondérants. La garde des corps sous contrôle des autorités dans ces halles, permit d'éliminer progressivement – parfois d'une manière autoritaire – les mises en bière privées. Notamment dans les villes en croissance rapide, l'exiguïté des logements rendait ces mises en bières à la maison problématiques. Les halles mortuaires mettaient aussi en lumière l'avènement croissant de la technique dans le traitement des défunts. Les avantages techniques essentiels étaient les installations de ventilation et de réfrigération. Parallèlement, lors de la seconde moitié du 19e siècle, les halles mortuaires commencèrent à servir au déroulement des obsèques dans les grands cimetières installés loin des villes.

Plus encore que les halles mortuaires, la construction de crématoriums et l'introduction de la crémation moderne transformèrent la manière de traiter les défunts. Les premiers crématoriums allemands apparurent à Gotha (1878), Heidelberg (1891) et Hambourg (1892). Ils poursuivirent la technicisation de la mort commencée dans les halles mortuaires en allant même jusqu'à l'intensifier. L'introduction de la crémation témoigne de la dynamique d'une société sécularisée et

réformatrice, à la pensée rationnelle qui se développa dans certains milieux bourgeois à l'époque impériale. L'architecture révèle nettement une position hybride entre deuil et technique résultant des conflits de société engendrés par ces nouvelles techniques de sépulture ultramodernes. Le four de crémation attaqué par les opposants, en particulier les églises, qui en dénonçaient le caractère matérialiste et impie, est systématiquement caché au sous-sol du bâtiment. Les crématoriums édifiés avant la Première Guerre mondiale sont parfois des illustrations curieuses de cette ambivalence dans l'approche de la mort: ainsi, le crématorium de Heilbronn érigé 1905 ressemble à une église.

Au 20e siècle, des architectes de renom se sont consacrés à cette tâche en fait totalement nouvelle. Avec son décor de lignes géométriques, le crématorium projeté par Peter Behrens à Hagen/Westfalen et achevé en 1907, exprime déjà le refus de l'historicisme frivole et surchargé de la fin du 19e siècle. Le crématorium à Dresde-Tolkewitz (1911), une œuvre de jeunesse de l'architecte réformateur Fritz Schumacher, marquait un tournant dans cette direction. Schumacher, futur architecte en chef de la ville de Hambourg, évita volontairement les références habituelles aux formes d'église et de temple, en recherchant une architecture compacte fonctionnelle, mais exprimant également la solennité. Du reste là aussi, de même que dans le second crématorium de Schumacher (Hambourg 1928-1933), la salle des cérémonies est strictement séparée de l'ensemble technique. La monumentalité solennelle et la fonctionnalité technique y restent juxtaposées sans lien.

Ce concept tabouisant la technique avec ténacité révéla assez rapidement sa fragilité. La mauvaise assimilation par la société de cette rationalité technique dans l'approche de la mort a précisément permis aux nationaux-socialistes de mettre la technologie de l'époque en matière de fours crématoires au service de l'extermination de masse dans les camps de concentration, en accroissant cyniquement jusqu'au paroxysme leur «capacité». Les nationaux-socialistes ont pu détourner la fonction et l'usage d'une technologie moderne corollaire à l'urbanisation, parce qu'elle ne fut jamais thématiquement dans son essence par la société, mais seulement toujours tabouisée.

Revenons à l'histoire des cimetières: grâce à l'introduction de la crémation, les sépultures changèrent aussi de visage, car les urnes funéraires prenaient une place bien plus modeste que les tombes de forme classique. Ainsi, la crémation s'intégrait

parfaitement au concept fonctionnel d'efficacité spatiale que voulaient les réformateurs des cimetières. Conséquence, ce développement a atteint son point culminant dans l'urne cinéraire anonyme. Le columbarium anonyme, le champ d'urnes communautaire, quelle que soit la désignation locale, apporte un nouvel élément dans l'espace sépulcral de la seconde moitié du 20e siècle. Le paysage des cimetières urbain est de plus en plus marqué par l'esthétique gazonnée des sépultures cinéraires anonymes. Ce qui jadis à Dessau apparaissait comme une utopie du 18e siècle finissant et resta une manifestation singulière, semble maintenant gagner une popularité grandissante.

Nouvelle précarité – nouveaux lieux

Ce nouveau tournant se place lui aussi dans le contexte d'un changement dans la société. De nos jours, les caveaux familiaux ne sont presque plus la stylisation solennelle de biographies dans la pierre comme à l'époque bourgeoise du 19e siècle. Le nomade errant dans lequel le sociologue Zygmunt Bauman voit le prototype de la société postmoderne, n'y trouve plus aucun sens. Le précaire et l'éphémère sont devenus si courants qu'ils supplantent tout ce qui est durable. Dans la société mobile, les espaces sépulcraux témoignent aussi de ce caractère transitoire par lequel l'ethnologue français Marc Augé définit ses «non-lieux». Libres de toute transcendance métaphysique, ils ne sont constitués que pour des besoins particuliers et ne sont que des stations de passage.

Ainsi, peut-être que la mort, le deuil et le souvenir n'auront plus besoin à l'avenir de lieux fixes comme le cimetière de l'époque moderne bourgeoise. On n'aborde plus la mort en se pérennisant pour la postérité, mais en essayant de la faire disparaître dans un présent semblant se répéter sans cesse. A la non-identité du nomade correspond la tombe anonyme qui s'évanouit quelque part. Ainsi le décor grandiose du jardin paysager n'est plus nécessaire pour accompagner la mort.

Ce faisant, le cimetière urbain perd peu à peu sa fonction sociale. Ville, mort et souvenir – ce qui a été matérialisé pendant des siècles dans les cimetières – semble être en cours d'abandon au profit de lieux totalement nouveaux. Au tournant du 20e au 21e siècle, tout comme l'urbanité à l'occidentale perd la signification qu'elle avait et que des zones de vie sociale importantes se créent dans l'ancien *no man's land* «entre la ville et la campagne», la mort et le deuil se cherchent de nouveaux lieux au delà de l'espace public urbain.

Ces nouveaux lieux se rencontrent par exemple dans la nature libre lorsque l'on y disperse les cendres du défunt. Ce qui en Allemagne est (encore) interdit, se pratique depuis longtemps dans d'autres pays comme la Grande-Bretagne, les Pays-Bas ou la Suisse: l'inhumation ou la dispersion des cendres en dehors du cimetière, par exemple au bord de la mer, dans les montagnes ou dans son propre jardin. Ainsi, de nouveaux espaces sépulcraux sont nés en Suisse, notamment sous la forme du «Friedwald» (Mammern, canton de Thurgovie). Ici, l'idée consiste à inhumer les cendres dans un beau paysage, spécialement là où se trouvent des arbres. Les restes du défunt sont introduits à l'aide d'un tube dans un arbre préalablement acheté et planté dans le «Friedwald».

Sur l'alpage de Spielmannda (pays fribourgeois), on pratique une autre forme de sépulture rurale: les cendres sont déposées sans urne, sans aucun signe commémoratif, au milieu de l'alpage parsemé de buissons de rhododendrons et abandonnées ensuite à la nature.

Sur un autre plan, on constate nettement comment les lieux de deuil et de souvenir se sont transformés. Sur Internet, des «cimetières» virtuels et des pages commémoratives créent une nouvelle variante totalement libérée des frontières nationales. Ces sites se nomment World Wide Cemetery, Garden of Remembrance, Cyber Cemetery ou Virtual Memorial Garden; le tailleur de pierre est ici remplacé par la souris et le modem. Ces cimetières sur Internet comportent une présen-

tation graphique intéressante et invitent aux promenades virtuelles au cours desquelles on rencontre des textes, des photos et parfois même des séquences animées et des documents sonores. Certaines de ces tombes virtuelles comportent de grandes pages racontant des vies. Sur les différentes stations, on peut déposer des messages électroniques, une variante virtuelle de ces galets avec lesquels les juifs honorent les morts dans leurs cimetières. Certains comparent les pierres tombales virtuelles aux belles épitaphes qui, jadis, commémoraient les morts dans les églises.

Au milieu des années quatre-vingt dans son livre «Mourir et se recueillir dans la société moderne», le sociologue Gerhard Schmied pouvait encore constater que le cimetière était

«le lieu public légitime du recueillement». Cette affirmation est aujourd'hui dépassée. Les vastes surfaces gazonnées des columbariums anonymes ne constituent plus des lieux de recueillement et de souvenir individuels. Les mausolées monumentaux du 19^e siècle menacent ruine. Bien souvent, dans une rétrospective mélancolique, ce qui est précisément en voie de disparition suscite une fois encore l'intérêt public. La muséification du cimetière urbain a commencé. Ce faisant, le public se voit fréquemment confronté à des ruines sépulcrales dont les pierres fissurées annoncent la fin de toute une époque.

Traduction de l'allemand:
Jacques Debains

The Cultural History of Urban Cemeteries in Modernism

The Modernist Necropolis

Norbert Fischer. A cemetery is the classical location for death. Cemetery landscape design – lines of graves and structures, vegetation, intersecting paths – has provided a mode of expression for social and cultural images of death. Bourgeois Modernism has been making its mark on the cemetery landscape since the 18th century. But now we seem to be experiencing a change of direction that could well deprive the cemetery of its previous reputation as an urban location for death, mourning and memory in future. In this piece of condensed social history the author presents an outline of the interplay between death, cemetery architecture and society.

In the 18th century, Germany – the principal location examined in this essay – came to a historical turning-point that considerably changed the appearance of its cemeteries. This started with a major wave of cemetery relocations that swept over the cities one by one. In the later period of the Enlightenment and reformist political absolutism cemeteries became an object of public and scientific interest, drawing attention to the hygiene problems posed if burials were not conducted with a sense of order. The discourse of Enlightenment reform turned against excessively full inner-city cemeteries and churchyards and demanded that they should be moved outside the city gates. This was put through to some extent against the will of the churches, which still continued to be a major influence on burials.

From order as a design principle to nature as a vanishing-point

The reform discourse also brought about changes in detail. Thus the system of individual burial became the

guideline: every corpse was to have its own grave, either as one of a row, or in a family burial plot. Cemeteries acquired regular patterns of paths, usually set at right angles. Burial registers made sure that burials were not conducted indiscriminately – a development that was also adopted in the regions and the countryside in the course of the 19th century. This bureaucratic intervention to impose order turned out to have a number of consequences for the appearance of cemeteries: burial places may well have looked like chaotic fields before, but now sepulchral space was systematically structured.

But in the long term, more was done to the landscape of the cemetery than simply imposing order on it – it gradually acquired new “clothing”. This clothing went back to the bourgeois aesthetics of nature and landscape, and was later to be expressed most perfectly in park- and woodland cemeteries.

Important forerunners of these new, more natural cemeteries were the graveyard of the Herrnhuter Brüdergemeine (1730) and the Dessauer

Neuer Begräbnisplatz (1787). The former, a very early example historically, was a special case: the pietistic community of brothers was a Protestant faith community that had been persecuted in the 18th century and had taken refuge in Herrnhut in Saxony, and started their missionary work from there. Their burial place was different from other contemporary cemeteries in that it had carefully tended lawns and the tombstones – incidentally the same for everyone – were arranged systematically. The Neuer Begräbnisplatz in Dessau, built just under 60 years later, was established because of an intervention by the enlightened Prince Friedrich Franz zu Anhalt-Dessau and his master builder Friedrich Wilhelm von Erdmannsdorff (who was also responsible for the famous Wörlitz Park near Dessau). This cemetery was also dominated by a expanse of well-tended lawn. But unlike Herrnhut, there were to be no tombstones in the inner area of the cemetery: the lawn grave was the anonymous substitute. But there were drawer-like tombs in the deep outer wall with personal memorial tablets for all those who did not want to accept egalitarian and anonymous burial.

The development of cemetery aesthetics soon went beyond the carefully tended lawns of Herrnhut and Dessau. In the late 18th century, the Kiel professor of philosophy and aesthetician Christian Cay Lorenz Hirschfeld demanded landscape-garden style design for cemeteries in his five-volume “Theorie der Gartenkunst” (Theory of Horticulture; 1779–1785). The horticulturalist Friedrich Ludwig von Sckell was the first important exponent of landscape gardening in Germany to submit a cemetery design for Mannheim that

had landscape-style design for the peripheral areas at least, though this was not realized.

And so despite all the ideas and designs around 1800 it was an exception at first for the new cemeteries outside the town and cities to become “gardens of death”, full of greenery and blossom. The Hamburg cemeteries outside the Dammtor were among these exceptions: they opened in the 1790s, and in the early 19th century became natural oases that were popular with visitors. But it was still not so much the cemeteries themselves that caused such enthusiasm among their contemporaries as the design of the individual graves with flowers, plants and trees.

Then as the 19th century advanced, the English landscape garden became ever more clearly the model for a new, bourgeois cemetery aesthetic. Here a typically curving pattern of paths replaced the earlier structure based on right angles, and helped the cemetery to acquire a new topography. As a rule, individual cemetery areas – as in Sckell's above-mentioned design – were landscaped at first. Important steps forward were taken by the redesigned Mainz cathedral cemetery, from 1813, the Gölzheimer Friedhof in Düsseldorf (extension from 1816) and the Hauptfriedhof in Frankfurt am Main, which opened in 1828.

The move towards landscaped cemeteries was more striking in countries other than Germany. The new Père Lachaise cemetery in Paris, started as early as 1804, was considered an “earthly paradise” in the mid 1820s because of its luxurious vegetation, and was much visited. In subsequent decades, park-like cemeteries started to appear in Anglo-Saxon countries:

Mount Auburn in Cambridge (USA, 1831), Laurel Hill Cemetery in Philadelphia (1836), Greenwood Cemetery in Brooklyn, New York and the Little Ilford Cemetery in London (1856).

Park cemetery and woodland cemetery

This idea was finally perfectly realized in Germany in the Ohlsdorfer Friedhof – designed by the architect and later cemetery director Wilhelm Cordes – which opened in 1877 as the central burial ground for Hamburg. It was the first large German cemetery to be completely designed from the point of view of landscape architecture, a harmonious synthesis of nature, culture and technology. The line of the paths, almost all curved, with a newly modelled backdrop of landscape and nature bedded into them, made it into a “Gesamtkunstwerk”. The family tombs, some of them monumental, were framed by a carefully planted, partly exotic selection of trees and shrubs, and by specially created hills, watercourses and ponds. The Ohlsdorfer Friedhof was seen as proud achievement for local politics, and won the major horticulture prize at the 1900 Paris World Fair. At the time, unlike any other large German cemetery, Ohlsdorf represented – at a time of high industrialization and urbanization – the desire to create a space that was as close as possible to nature, which could be used for a Sunday walk, as well as for mourning and piety.

Other municipal cemeteries followed the Ohlsdorf model in their design, for example Cologne (North and South Cemeteries, 1895/96 and 1900 respectively), and Hanover. In 1901, work started on an extension for the Stöckener Friedhof, which opened ten years previously, and had been almost completely undecorated. The extension was designed like a landscaped park, and was “also [intended] as a place where the relatives can recuperate”, as Julius Trip, Hanover’s director of gardens at the time, wrote in 1901.

But it is certainly not the case that all the cemeteries in the Wilhelminian period were designed as landscaped gardens. Mixed forms appeared on many burial grounds: some areas were designed on the landscape garden model, others were still structured plainly, following a pattern of right angles. As well as this, the burial grounds were often dominated by monumental structures, especially in South Germany.

And yet: this park-like aesthetic for cemeteries did serve as the overall model. It was both a result of and a vehicle for changed social perceptions. Just as bourgeois perception of nature

and landscape ideally became a vanishing-point for a subject seeking self-certainty, a natural aesthetic in cemeteries helped the social sublimation of death. The topography of the cemetery fitted in with a changed image of death, which had been robbed of its terrors since the 18th century by being appropriately clad aesthetically. Under these conditions, cemeteries became places that were as important to bourgeois society as municipal promenades and parks – especially as the historicization of society tended to promote remembrance and memory.

Germany’s first woodland cemetery was the Waldfriedhof in Munich, created by the architect and city building director Hans Grässel. It was another high point in close-to-nature cemetery aesthetics. Unlike the Ohlsdorfer Friedhof, where the landscape was remodelled, the graves here were fitted in with the existing trees, in clearings, and responding to the existing irregular pattern of paths. The “natural” quality of the Waldfriedhof was completely in tune with the culturally critical, anti-urbanist attitudes in educated bourgeois circles around the turn of the century.

Functionality and efficiency: cemetery reform

But even then, shortly before the First World War, a new break was starting to make its presence felt under the heading of “cemetery and gravestone reform”, which was once again to give municipal cemeteries a new look. The reformers criticized the design of individual gravestones, which they saw as “kitschy” and “arbitrary”, suggesting plain, homogeneous forms instead. Their general aim was to unify gravestones and sets of graves, to put an end to what they saw as stylistic chaos in cemeteries. It was no longer the individual grave monument that was central, but the set of graves as an ensemble. This led to a second aspect of reform: the cemetery was seen as an “organic” complex, because of its actual purpose – which was to be a burial place – and there was to be no more truck with Romantic enthusiasm about nature.

It is true that the first ideas about reform started to emerge at the turn of the century, but there were no fundamental cemetery reforms on a broad basis until the 1920s. These involved strict design rules for the cemeteries, their sets of graves and individual burial places. The result was standardization of burial places and gravestones. The curved lines of the landscape garden were replaced by functional and geometrical structures. It was no coincidence that cemeteries were now created that followed the drawing-board planning of modern estates in

big cities – and the municipal authorities were quite delighted that this also meant efficient, cost-effective use of burial space.

The National Socialists had no difficulty with this new aesthetic for cemeteries as it fitted in with the “organic” principle of their social ideology. The Reich cemetery regulations, as demanded by the reformers, were passed in 1937. These remained the definitive model for cemetery design in West Germany after the Second World War as well. Thus the reformers had brought about an objective and functional aesthetic for cemeteries that has provided astonishing continuity right down to the present day. It has been modified, but not fundamentally changed.

Cathedrals of mourning: about Modern sepulchral architecture

The appearance of urban cemeteries was crucially influenced by Modern sepulchral structures, as well as by the topographical design of the cemetery itself. Here the two most important examples are – in historical order – mortuaries and crematoria.

The first mortuaries appeared in Weimar, Munich and Berlin in the 1790s. They were built firstly so that the dead could be systematically monitored, thus addressing the widespread fear of apparent death, which occasionally tended to the hysterical in the late 18th century. At the same time the mortuaries made it possible for corpses to be stored hygienically in the care of the authorities (and not in private homes), a constant demand in this era of reform and enlightenment. When in the course of the 19th century the fear of apparent death gradually ceased to be so acute, hygienic aspects became central. Keeping the dead in mortuaries under the supervision of the authorities continued to replace laying out at home – which was sometimes expressly forbidden. It was precisely the cramped residential conditions in the rapidly expanding towns that made laying out at home seem increasingly suspect. The mortuaries also show increasing use of technology when dealing with the dead. Their key technical features were ventilation and cooling plants. At the same time the mortuaries became a new place for funeral ceremonies in the new large cemeteries that were established well outside the cities in the second half of the 19th century.

The building of crematoria and the introduction of modern cremation changed the way in which dead people were treated even more than the mortuaries. The first German crematoria were built in Gotha (1878), Heidelberg (1891) and Hamburg (1892).

They continued the application of technology to death started by the mortuaries, indeed even increased it. The introduction of cremation was evidence of the social dynamics of secularized, reform-oriented, reasoned thinking, which was becoming increasingly widespread in certain bourgeois circles under the empire. Crematorium architecture clearly shows the hybrid position between mourning and technology that had emerged from social conflicts about this new technology for disposing of the dead, which was seen as ultramodern. The actual furnace, attacked by opponents of cremation, especially the churches, as materialistic and impious, was literally hidden away in the basement of the crematorium. Some of the crematoria built before the First World War in particular became curious examples of this ambiguity in the treatment of death: thus the crematorium in Heilbronn, for instance, resembled a church.

In the 20th century, some major architects turned to this completely new type of building commission. The early crematorium in Hagen, Westphalia, designed by Peter Behrens and completed in 1907, had geometrical lines that were a clear rejection of fanciful, ornate, late-19th-century historicism. Alongside this, the crematorium in Tolkewitz, Dresden (1911), an early work by the architect-reformer Fritz Schumacher, marked a turning-point. Schumacher, who later became director of building in Hamburg, deliberately avoided hints of church or temple forms, and aimed at a compact style of architecture related to its function that nevertheless had a certain nobility. But here too – just as in Schumacher’s second crematorium (Hamburg, 1928–1933) – the technical sections were strictly separated from the chapels. Solemn monumentality and technical functionality remained juxtaposed but unconnected.

This continuing taboo against technology turned out to be a concept whose fragility soon proved all too evident. It was precisely this socially unassimilated technical rationality in the treatment of death that enabled the National Socialists to build their own crematoria on the basis of existing technology for mass extermination in the concentration camps – with a cynical increase in “capacity” that had been unknown until that time. The National Socialists were able to adapt and abuse a modern technology introduced in the context of industrialization and urbanization because essentially it had never been addressed socially, but simply treated as taboo.

Back to the history of cemeteries: the introduction of cremation meant a

new form for tombs as well, as graves designed to contain ashes do not take up as much room as earth graves. Thus cremation fitted into the functional, space-efficient concepts of cemetery reform as well. This development found its logical refinement in the anonymous ash grave. The anonymous cineraria, communal urn complexes – or whatever they are called locally – have formed yet another element in sepulchral space since the second half of the 20th century. The landscape of municipal cemeteries is increasingly determined by the lawn aesthetic of anonymous interment of ashes – something that once remained a singular phenomenon as a political utopia of the late 18th century in Dessau now seems to be enjoying ever greater popularity.

New transience – new places

This new turn of events is again linked with social change. Today the private family tomb is rarely stylized as a stone celebration of one's own biography – as it used to be in the bourgeois 19th century. Such things remain quite meaningless for the aimless nomads that sociologist Zygmunt Bauman sees as prototypes of post-Modern society. Transience and fleeting things are now taken for granted, and change our perceptions of permanence. In a mobile society even sepulchral spaces have the transitory quality that the French ethnologist Marc Augé defined

as non-place. They are completely without any form of metaphysical heightening, constituted for certain purposes, and mere transit stations.

And so perhaps in future death, mourning and memory will no longer need a permanent place like the cemetery at the time of bourgeois Modernism. Death is no longer addressed by immortalizing oneself for posterity, but by trying to make it disappear in a present that seems open to constant repetition. The non-identity of the nomad corresponds with the anonymous grave that disappears into somewhere or other. And so we no longer need the grandiose backdrop of the landscape garden when we confront death.

Thus the municipal cemetery is increasingly losing its former social and cultural function. City, death and memory – something that was present for centuries in material form in cemeteries now seems to have been abandoned in favour of completely new places. Just as Western urban quality is losing its previous meaning as we move from the 20th to the 21st century, and socially relevant zones are being created in the former no-man's-land "between city and country", so death and mourning are also looking for new places beyond urban public spaces.

These new places are to be found in open countryside, for example, when the ashes of dead people are

scattered there. This practice is (at present) forbidden in Germany, but in countries like Great Britain, Holland or Switzerland it has long been common: burying or scattering ashes in a place other than a cemetery – on the coast, for example, in the mountains, in your own garden. This has created new sepulchral spaces, in Switzerland for example in the form of the "Friedwald" (Mammern, canton of Thurgau). The idea is that disposal of the ashes should be linked with a particularly attractive piece of scenery, but above all with trees. The human remains are introduced by tube into a particular tree that has previously been purchased and then planted in the "Friedwald". Another form of disposal in a landscape is practised on the Spielmannalp (Fribourg region): the ashes are buried without an urn in the centre of the Alp, which has Alpine rose bushes growing on it, without a memorial marker, and subsequently left to nature.

It is also becoming clear on another plane how much places of mourning and commemoration have changed. A completely new variant has emerged in the form of the Internet's virtual "cemeteries" and memorial pages, beyond all state boundaries. They are called World Wide Cemetery, Garden of Remembrance, Cyber Cemetery or Virtual Memorial Garden, and the stonemason is replaced by mouse and modem. These Internet

cemeteries are designed with appropriate graphics and invite you to go for virtual walks, on which you find texts, photographs, and sometimes even moving pictures and sound documents. Some of the virtual graves include life histories that are pages long. Electronic messages can be left at the individual stopping points – a virtual variant on the pebbles that visitors to Jewish cemeteries use in memory of the dead. Some compare these virtual memorial pages with those elaborately formulated epitaphs that used to remind us of people who had died in the house of God.

As recently as the mid 80s the sociologist Gerhard Schmieid was able to state in his book on death and mourning in modern society that the cemetery is the "legitimate public place of mourning". This insight is now out of date. The wide lawns of the anonymous cineraria are no longer places for individual mourning and remembrance. The monumental tombs of the 19th century are threatening to fall into disrepair. As so often, something that is just starting to disappear is once again of public interest in melancholy retrospect – municipal cemeteries are now being turned into museums. Here the public quite often finds itself confronted with sepulchral ruins whose crumbling stone tells of the end of an entire epoch.

Translation from German:
Michael Robinson

Histoire, aménagement et typologie de l'actuel
«Cementiri del Sud-Oeste» près de Barcelone

Barcelone Montjuïc

Hans Geilinger. Au sud-est de Barcelone, à proximité immédiate de la mer, se dresse la colline de Montjuïc haute de 173 mètres. Elle détermine également la limite naturelle de l'extension urbaine de Eixample qui se développe sur un plan orthogonal. Sur le versant arrière, la colline présente une pente douce et des parcs paysagers qui abritent différents équipements dont les célèbres constructions des Jeux Olympiques de 1992. L'autre côté plonge au contraire de manière abrupte dans la mer. L'imposante nécropole du XIXe siècle est située sur ce versant opposé à la ville de Barcelone. Il offre une vue saisissante sur la mer. L'architecte Hans Geilinger retrace l'histoire du cimetière et en analyse l'aménagement, les circulations et la typologie.

L'aménagement actuel est le résultat d'un plan jamais achevé de Leandre Albarbera de 1883 et l'aboutissement d'un long processus de développement social et politique. Comme toutes les cités européennes, Barcelone disposait également depuis le Moyen Age de cimetières à l'intérieur de la ville. En 1835, Barcelone possédait, à part la cathédrale, sept

églises paroissiales auxquelles les 78 autres églises ainsi que 17 monastères d'hommes et 17 couvents de femmes étaient subordonnés. La plupart des églises paroissiales étaient entourées de petits cimetières, parfois les morts étaient enterrés à l'intérieur de l'église. Des épidémies comme la peste, le choléra et la tuberculose frappaient régulièrement la population qui s'accrut

rapidement au cours du XVIIIe siècle. Cet état de fait finit par retenir l'attention du gouvernement municipal. Il établit dans un écrit daté du 17 mai 1780: «Avec l'accroissement de la population, le nombre des morts enterrés dans les cimetières exigus des églises paroissiales augmente aussi. Ils diffusent continuellement des vapeurs émanant des corps en putréfaction».

En 1784, l'«Academia Médico – Practica de la Ciudad de Barcelona» confirma cet état de fait: «La mauvaise ventilation de Barcelone résultant de l'étroitesse des ruelles et de la hauteur des maisons et l'odeur de putréfaction que diffusent les lieux d'aisances, les canaux d'eaux usées et les cimetières peuvent tous être ramenés à une même raison connue: l'infection de l'atmosphère.» L'«Academia Médico» décrit ensuite la situation des cimetières où «les tombes sont très rapprochées les unes des autres. Et dans chaque tombe, un mort est enterré au-dessus d'un autre, les derniers reposant presque à la surface de la terre. Des bâtiments entourent tous les cimetières de Barcelone et, pour

accéder aux églises, il faut presque toujours traverser des cimetières: une grande partie de la population respire donc des vapeurs de putréfaction chez elle et traverse la partie de l'atmosphère la plus infectée lorsqu'elle se rend à l'église. Il ne suffit pas d'interdire les cimetières urbains, mais il faut aussi interdire ceux qui se trouvent à l'intérieur des églises. Les tombes creusées dans un sol ferme posent les mêmes problèmes que celles des cimetières, mais de manière encore plus aiguë.»

Déplacement des cimetières en dehors de la ville

L'analyse de la situation conduisit finalement à Barcelone comme dans d'autres grandes villes d'Europe centrale à rechercher des lieux de sépulture appropriés. C'est ainsi que fut construit en 1773, sur mandat de l'évêque barcelonais Climent, le premier cimetière en dehors de la ville, l'actuel «Cementiri de l'Est», entre-temps situé en plein milieu du quartier «Poble Nou». 14 ans plus tard, un décret royal mit, dans toute l'Espagne,

une fin officielle à la pratique consistant à enterrer les morts à l'intérieur des villes. L'ouverture du nouveau cimetière créa aussi les conditions pour une restructuration des petits cimetières urbains. La plupart furent transformés en places publiques comme, par exemple, les places de Sant Felip Neri, Santa Maria del Pi, Sant Miquel et Fossar de les Moreres qui existent encore aujourd'hui.

Nous devons également appréhender dans ce contexte la situation et la typologie du cimetière aménagé 100 ans plus tard sur le Montjuïc. Un cimetière devait être situé à l'écart des lieux bâtis, son aménagement devait être aéré (afin que «l'atmosphère infectée» puisse se dissiper), les tombes devaient être sèches et fermées. Il fallait aussi tenir compte du climat méditerranéen. En hiver, la température se situe habituellement entre 10 et 15 degrés, avec des minima autour de 5 degrés, en été, il fait entre 24 et 30 degrés. Mais une forte humidité de l'air règne toute l'année. La nécropole de Montjuïc répondait de manière idéale aux exigences de l'époque même si les représentations qui prévalaient alors se révélèrent erronées.

Une nécropole figure dans l'infrastructure de toute ville d'une certaine importance, elle fait donc partie de la ville même si elle est implantée à l'extérieur. La planification de la vaste extension urbaine d'«Eixample» au milieu du XIXe siècle alla ainsi de pair avec celle d'un nouveau cimetière. La croissance démographique de Barcelone, produit de l'essor économique de la ville et des migrations internes à l'Espagne, rendit nécessaire la construction d'un nouveau cimetière. Le cimetière existant Poble Nou était complet et ne pouvait plus être étendu. Le premier projet pour un nouveau cimetière au Montjuïc remonte à 1857. Dans son projet d'extension urbaine d'Eixample, Miguel Garriga i Roca proposa le site de l'actuel stade olympique. Peu de temps après, en 1858, un groupe formé de médecins, de chimistes et d'architectes recommanda dans un rapport d'expertise sur l'avenir du cimetière de choisir le versant sud-ouest du Montjuïc. En février 1882, l'exécutif municipal décida la réalisation d'un cimetière sur le site indiqué, en automne 1882, l'architecte de la ville Leandre Albardera présenta son projet. Parallèlement, la mairie prit contact avec les autorités militaires de la forteresse afin d'acquérir les terrains en leur possession et de faire lever l'interdiction de construire. Finalement, l'autorisation de construire fut accordée à condition toutefois que les pierres, éventuellement extraites dans la zone, servent uniquement à la construction du cimetière.

La nécropole au-dessus de la mer

En mars 1883, le maire Rius i Taulet inaugura le cimetière, les premiers morts furent enterrés le lendemain. Le projet prévoyait une composition rigoureusement symétrique avec un axe principal perpendiculaire par rapport à la ligne de chemin de fer déjà existante à cette époque. Les bâtiments de l'administration et des services d'entretien étaient projetés en contrebas de la ligne de chemin de fer aujourd'hui en souterrain, le cimetière à proprement parler devait occuper la partie supérieure. A ce jour, peu d'éléments de la zone d'entrée ont été réalisés. La raison ne tient pas seulement au changement des conceptions formelles: la nouvelle autoroute urbaine Ronda Litoral et la scène de la drogue à proximité rendent caduque toute prétention à la représentativité ou à la solennité. Au fur et à mesure de la mise en œuvre, le plan symétrique idéal du cimetière fut par ailleurs adapté à une topographie en réalité très mouvementée. Ce furent par conséquent moins les idées formelles que les éléments fondateurs, constitutifs de toute architecture – le lieu (la topographie), le matériau (la pierre), l'usage (le module défini par les tombes) – qui déterminèrent la réalisation.

La topographie

Le terrain fut terrassé afin de viabiliser les pentes raides. Les murs de soutènement furent exploités par des constructions basses, en l'occurrence des tombes définies comme des niches funéraires insérées dans les parois. Sur la partie est du cimetière, particulièrement raide, les travaux de terrassement déterminent un aménagement qui se développe sur pas moins de 16 étages. Un système complexe d'escaliers dessert ce secteur qui ne présente aucune construction émergente. Là où la topographie est moins animée, des constructions en hauteur sont édifiées conformément à la tradition dominante de la sépulture. Nous les observons en particulier dans les parties plus récentes du cimetière au nord, dans l'angle sud-est ainsi que sur les terrasses à mi-hauteur. L'architecture du Cementiri del Montjuïc est par conséquent surtout une réponse précise aux données de la topographie.

Le système de desserte

Les constructions hautes et basses, le réseau de routes et de chemins, les clôtures constituent les principaux éléments urbanistiques qui structurent l'aménagement. Un mur haut circonscrit la nécropole sauf dans la partie sud où une falaise abrupte s'y substitue. L'entrée principale se trouve au point le plus bas du cimetière; depuis

quelques années, il existe également un portail sur les hauteurs du Montjuïc. Deux systèmes assurent les descentes internes d'un aménagement qui présente une différence de niveau de 150 mètres. Les voitures et les taxis emploient un réseau dense de rues qui, en particulier dans la partie sud, gravissent la pente de la montagne par une succession de lacets. Les axes piétonniers se superposent au premier réseau. Ils évitent les longues boucles et absorbent la dénivellation au moyen d'escaliers perpendiculaires à la pente. Il est significatif qu'en 1949 un projet de téléphérique fut étudié à la place duquel on construisit toutefois une route sinueuse.

Le module de base

Partant de la topographie et la molasse jaune du lieu, un module de base défini par l'usage et correspondant à une tombe de 75x65x270 cm constitue le point de départ pour la conception architecturale du cimetière. Les rares tombes d'enfants de 50x50x200 cm forment une exception. Le cimetière compte plus de 150 000 niches funéraires sur une surface de 56,8 hectares. En raison de l'utilisation des surfaces aux alentours et de la concurrence qu'exerce le Cementiri del Nord, nouvellement aménagé et hygiénique, aucune extension ultérieure n'est envisagée. Beaucoup de niches funéraires sont aujourd'hui d'ailleurs vides.

Le module de base qui correspond à une niche funéraire est habituellement combiné dans un ensemble de 70 unités: dix dans le sens de la largeur, six dans celui de la hauteur plus une en sous-sol. Ces éléments qui évoquent les immeubles d'habitation sont assemblés de manière variée aussi bien dans les constructions émergentes que souterraines. Les possibilités techniques de l'exploitation définissent la hauteur de six tombes à partir du sol: les élévateurs de la société d'exploitation du cimetière et les tours d'escalier qui permettent aux proches d'entretenir les tombes déterminent la hauteur maximale. Le rez-de-chaussée présente généralement le volume de deux cercueils, c'est-à-dire que sous le rez-de-chaussée se trouve un sous-sol de même dimension qui peut accueillir la dépouille d'une personne décédée antérieurement. Les étages supérieurs n'ont en général pas de tels espaces supplémentaires. La plupart des niches funéraires sont des tombeaux familiaux.

Typologie des maisons funéraires

Les constructions hautes définissent dans le paysage du cimetière des volumes qui délimitent l'espace rue ou, au contraire, des constructions libres, ouvertes et disposées en biais par

rapport au viaire, telles que nous les connaissons dans les quartiers résidentiels modernes. Les tombes souterraines, minoritaires, comportent normalement une ou deux niches funéraires. Elles sont aussi souvent regroupées par six avec une distribution interne sur trois niveaux. Elles présentent une dalle de recouvrement ou encore une chapelle privée au traitement artistique.

L'utilisation des niches funéraires

Lorsqu'un membre de la famille est décédé, il est déposé (habituellement sans crémation) avec son cercueil dans une niche encore vide. D'après la loi, il est interdit d'ouvrir la tombe durant les deux années suivantes. Pendant ce temps, le cadavre sèche lentement et commence à se désagréger. Au plus tôt deux ans après, ou, au plus tard au moment du décès d'un autre membre de la famille, le tombeau est ouvert et le cercueil est évacué. Lorsque la niche funéraire présente un volume suffisant, la dépouille du défunt, désormais plus ou moins décomposée, est repoussée dans le fond. Une autre solution consiste à acheter une seconde niche funéraire pour laquelle il n'y a, en règle générale, pas encore eu de souscription. En particulier, les niches funéraires de la dernière rangée, les moins commodes à entretenir et de ce fait les moins onéreuses des «immeubles funéraires», entrent ici en considération. Les noms des morts restent sur les plaques des tombeaux familiaux alors même que les dépouilles ne reposent plus à cet endroit. Plusieurs générations peuvent ainsi utiliser la même niche bien que l'espace en soit restreint. La crémation, autorisée depuis 1985 mais à laquelle on ne recourt encore qu'à faible échelle, allège bien sûr considérablement le programme d'occupation. Entretemps, des niches tombales destinées spécifiquement aux urnes ont été créées.

Le cimetière en tant qu'entreprise moderne

Sur le plan organisationnel, le cimetière est aujourd'hui géré par la société d'économie mixte Serveis Funeraris de Barcelona S.A. propriété à 49% d'une entreprise américaine spécialisée dans l'exploitation de cimetières et à 51% de la ville de Barcelone. Cette société gère toutes les activités des cimetières municipaux; elle organise les enterrements et les obsèques et s'occupe de l'entretien des installations et aménagements. Le client peut choisir une sépulture parmi dix niveaux de qualité, les coûts s'élèvent entre 1000 et 10 000 francs suisses. Les tombes sont commercialisées sur le marché libre, les prix varient entre 3000 et

30 000 francs suisses. Les arguments qui déterminent le prix sont les mêmes que dans la construction de logement: situation dans le cimetière, facilité d'accès en voiture, hauteur de l'étage (le rez-de-chaussée est toutefois plus cher), grandeur de la tombe (volume pour un ou plusieurs cercueils), qualité de la construction et niveau de finition. Si les modestes redevances ne sont plus payées ou si l'entretien n'est plus assuré, la société du cimetière est autorisée à exproprier les tombes au bout de vingt ans. Ces expropriations interviennent en particulier dans le cas des mausolées des riches familles catalanes du début du siècle qui exigent beaucoup d'entretien.

Le secteur n°13 de la nécropole
La nécropole du Montjuïc est divisée en 14 agrupacions (quartiers). Dans la

zone latérale et isolée de l'«agrupación 13» – elle avait déjà été planifiée par Albardera – étaient ensevelis les protestants, les juifs, les athées, les suicidaires et les duellistes. L'église catholique refusait en effet l'enterrement dans une terre «sanctifiée» de personnes non croyantes ou ayant offensé la religion. Plusieurs anarchistes tombés durant la guerre d'Espagne comme Durruti, Ascaso et Ferrer comptent parmi les morts les plus célèbres de l'agrupación 13. Non loin de l'agrupación 13 se trouve la tombe collective des combattants pour la liberté que le général Franco fit assassiner durant et après la guerre. Entre 1983 et 1986, Beth Galí et Màrius Quintana ont magnifiquement transformé le Fossar de la Pedrera en mémorial et aménagement paysager poétique et subtil.

La découverte de la situation en bordure de mer au XXe siècle

Au XXe siècle, la situation spectaculaire et la vue fantastique sur la mer suscitèrent à plusieurs reprises des réflexions sur une nouvelle affectation. Des projets relevant de l'initiative privée se développèrent en 1965 lorsque la forteresse passa définitivement des militaires à la ville et que la possibilité fut ainsi donnée d'urbaniser les terrains aux alentours. Dans le cadre d'un concept d'urbanisation portant sur l'ensemble du Montjuïc, le groupe Antonio Bonet Castellana, Oriol Bohigas und Josep Martorell proposa fin 1965 d'utiliser le versant donnant sur la mer pour une grande cité d'habitations. Le cimetière aurait été supprimé. Tout comme le plan Macià de Le Corbusier et GATCPA (1934), cette tentative de

dépasser le réflexe barcelonais anti-mer échoua toutefois. Le problème énoncé en 1965 par Antonio Bonet Castellana («Une ville ne peut plus continuer à vivre avec le dos à la mer») est abordé, de manière concrète, qu'au moment des rénovations urbaines faites dans la perspective des Jeux Olympiques et sous l'impulsion d'Oriol Bohigas qui a entre-temps accédé au poste d'architecte de la ville: depuis 1992, la partie vivante de la population de Barcelone a, elle aussi, commencé à se tourner vers la mer.

Traduction de l'allemand:
Jacques Debains

The history, layout and typology of the present "Cementiri del Sud-Oeste" near Barcelona

Barcelona's Montjuïc

Hans Geilinger. South-east of Barcelona's old town, right by the sea, is Montjuïc, a hill 173 metres high. It is also the natural boundary of the Eixample, piece of city expansion on a grid pattern. On the land side the hill slopes down gently, and contains landscape parks that are used in various ways, and also the famous buildings for the 1992 Olympics. But on the sea side it plunges steeply down. Here, on the side that is turned away from the rest of the city, and with a breath-taking view of the sea, is Barcelona's impressive 19th-century necropolis. Architect Hans Geilinger examines its history and analyses layout, access and typology.

The present necropolis is the result of a plan by Leandre Albardera dating from 1883, which never came to fruition. It represents the end of a long, initially socio-political development. Like all European cities, Barcelona had inner-city cemeteries from the Middle Ages onwards. In 1835 Barcelona had the cathedral and seven parish churches, to which the other 78 churches, 17 monasteries and 17 nunneries were subordinated. Most of them were surrounded by small cemeteries, and in some the dead were also buried inside the church. The population grew rapidly in the course of the 18th century, and was prey to recurrent epidemics like plague, cholera and tuberculosis. This finally drew the city government's attention to the problem. They wrote on 17 May 1780: "As the population increases, the number of the dead is increasing also. They are buried in cramped cemeteries at the parish churches, whence vapours from the rotting bodies constantly emanate." In 1784 the "Academia Médico – Practica de la Ciudad de

Barcelona" confirmed this state of affairs: "Barcelona's bad ventilation, brought about by the narrowness of the alleyways and the height of the buildings, and the odour of decay that is emitted by communal places, the sewerage channels and the cemeteries, can all be ascribed to a known cause: the infection of the atmosphere." The "Academia Médico" then described the prevailing situation in the cemeteries, in which "the graves are very close together. And one corpse is buried on top of another in each of the graves, and the last to be buried are practically lying at ground level. All Barcelona's cemeteries are surrounded by buildings, and people cross almost all the cemeteries when they are going to church: this means that not only does a large proportion of the population breathe in the vapours of decay from the cemeteries when in their home, they also pass through the most infected part of the atmosphere on their way to church. It is also not enough to ban the city cemeteries while not banning those

inside the churches. The graves in solid ground are subject to the same problems as those in the cemeteries, but in a more acute form."

Moving the cemeteries out of the city

Ultimately this analysis led in Barcelona as it had in other central European cities to a search for more suitable burial places. So in 1773 the first cemetery outside the city, the "Cementiri de l'Est", was commissioned by Bishop Climent of Barcelona and built in what is now the middle of the "Poble Nou" quarter. 14 years later, the king issued a decree forbidding the burial of the dead in inner-city areas throughout Spain. Incidentally, opening the new cemetery made it possible to redesign the small inner-city cemeteries. Most of them were turned into public squares, for example the present Sant Felip Neri, Santa Maria del Pi, Sant Miguel and Fossar de les Moreres squares.

The site and topology of the cemetery on Montjuïc, established a hundred years later, are also to be understood against this background. A cemetery had to be outside the areas where people lived, the site should be well ventilated (so that the "infected atmosphere" could be blown away), and the graves were to be dry and enclosed. The Mediterranean climate always had to be taken into account here. In winter the temperature is usually 10–15 degrees, dropping to a minimum of 5 degrees below zero, in summer usually 24–30 degrees. But the humidity is very high all the year round. Even though earlier ideas about the transmission of pathogens have ultimately turned out to be mistaken: the Montjuïc necropolis meets

the requirements laid down at that time perfectly.

A necropolis is part of the structure of any large town, and is thus part of the town, even if it is outside it. So when the large "Eixample" expansion to the city was planned in the mid 19th century, a new cemetery was included. Barcelona's population growth, a product of the city's economic upturn and the internal Spanish immigration associated with this, also made a new cemetery necessary. The previous Poble Nou cemetery was full and could not be expanded further. A project for a new cemetery on Montjuïc was first mentioned in 1857. Miguel Garrigas i Roca suggest the site of the present Olympic stadium for the Eixample expansion. A little later, in 1858, a committee of doctors, chemists and architects suggest the south-western slope of Montjuïc as the site in a report about the cemetery's future. In February 1882 the Barcelona city authorities decided to site the cemetery on the spot proposed, in autumn 1882 city architect Leandre Albardera presented his project. At the same time, the city approached the military authorities responsible for the citadel for permission to buy the plots of land they owned, and for the building ban to be lifted. This was finally agreed, on condition that the cemetery should be built from stone excavated in the zone wherever possible.

The necropolis above the sea

Mayor Rius i Taulet opened the cemetery in March 1883, and the first corpses were buried a day later. The project had proposed a strictly symmetrical layout, with a main axis at

right angles to the existing railway line. The main entrance and the administration and maintenance buildings were planned to be above the actual cemetery and below the railway line, which now runs underground. Very little of this entrance area has been realized even now. This is not just because formal ideas have been changed, but because the new Ronda Litoral urban motorway and the drug scene associated with it make any hope of ceremony and prestige impossible. Even in the cemetery itself the symmetry of the ideal plan has been greatly adapted to suit the very intricate site in the course of implementation. The key to the approach was thus not so much formal ideas as the utterly fundamental conditions that always go to make up architecture: location (topography), material (stone), use (grave module).

Topography

The site was terraced so that the steep slopes could be used, and the supporting walls this produced provided an opportunity to let burial niches into the walls, as structures in the plinth. On the eastern edge of the cemetery, which drops away very steeply, this approach led to a complex extending over sixteen floors with a complex system of stairs, without any buildings above ground level. Were the topography is flatter, structures do appear above the ground, according to the dominant burial tradition. This can be seen in the newer, northern parts of the cemetery, in the south-east corner and in the terraces halfway up the slope. Thus the architecture of the Cementiri del Montjuïc is above all a precise response to the topographical situation.

Access

The key urban development elements in the complex are the structures above ground level, the plinth structures, the system of roads and pathways and the enclosing wall. The entire necropolis is surrounded by a high wall; the steep cliff takes over only in the southern area. The main entrance is at the lowest point of the complex; there has been a gate on the Montjuïc hill for some years. There are two systems for getting into the large complex, which has a height difference of 150 metres. Car and taxi traffic uses a dense road network that climbs the hill in tight hairpin bends, especially in the southern part. The pedestrian axes are superimposed on this. They avoid the long hairpins and use a system of steps on the line of slope for the climb. Typically, a project for a cable car was devised in 1949, but then the road with its tight hairpin bends was built instead.

The basic module

The architectural design of the cemetery is based on the topography and the available yellow sandstone, and also on a basic module defined by the use, providing a burial niche of 75x65x270 cm. The small number of children's graves measuring 50x20x200 centimetres are an exception. The cemetery has over 150,000 burial niches in an area of 56.8 hectares. No further expansion is anticipated, because of competition from the recently established and hygienically more up-to-date Cementiri del Nord, but also because of the way in which the surrounding areas are now used. In fact a lot of the burial niches are empty today.

The basic module, the individual burial niche, is usually combined to form a basic element of 70 burial niches: ten wide, six high, plus a basement section. The elements are reminiscent of small blocks of flats, and are put together in a variety of ways for the structures above ground level and for the niches below ground level. The height of six tombs from ground level derives from technical maintenance requirements: the cemetery maintenance firm's lifting vehicles and the staircases used by relatives when maintaining the graves determine the maximum height. As a rule the ground floors are built with double coffin volume, in other words there is a lower chamber of the same dimensions under the ground floor level, that can take the mortal remains of a person who has died earlier. The upper levels do not usually have this additional space. Most of the burial niches are family graves.

Burial house typology

The buildings above ground level appear in the urban landscape as volumes bordering the road or as free-standing, open developments placed transversely to the street system, of the kind familiar to us from Modernist residential accommodation. Earth graves are in the minority, and normally contain a single or double burial niche. But they are often put together in groups of six, with internal access on three levels. Above the ground they are marked by covering slabs or ornate private chapels.

Use of the burial niches

When a family member dies, he or she is usually placed in the empty burial niches in a coffin (usually without cremation). The tomb may not be opened by law for the next two years. The corpses slowly dries out during this period and starts to decompose. After two years at the earliest, or at the latest when another family member dies, the tomb is opened and the

coffin removed. The remains of the person who has died, now more or less decomposed, are put back into the burial niche if there is enough room.

Another way of storing the surviving remains is by buying a second burial niche, which will usually be unmarked. These are usually the burial niches on the topmost level of the burial houses, which are most difficult to maintain and thus least expensive. But the remains of the deceased remain on the family grave plaques, even though the remains are no longer there. Thus it is possible for several generations to use one and the same burial niche, despite the lack of space. Cremation has been permitted since 1985, but is still used only on a modest scale, and this has significantly ameliorated the space problem. Some special urn niches have been created since this date.

Cemetery as a modern enterprise

In terms of organization, the cemetery is run today by a semi-public enterprise, Serveis Funeraris de Barcelona S.A., 49% of which is owned by an American company specializing in cemetery maintenance and 51% by the city of Barcelona. This company handles all the municipal cemetery requirements, organizes burials and funeral services and maintains and cares for the sites. Customers can choose from ten different burial qualities, and costs run from SFr. 1000 to 10,000. The graves themselves are traded on the free market, and prices are between SFr. 3000 to 30,000. The prices are affected by the same factors as prevail on the housing market: location within the site, car access, level (ground level graves are more expensive than those on the upper levels), size and type (communal grave, urn graves, tomb for several families, tomb for one family), building quality and standard of fittings. If the modest fees for the graves remain unpaid or the grave is not maintained, the company running the cemetery can confiscate the grave after twenty years. This happens particularly often in the case of the lavish mausoleums erected by wealthy Catalan families at the turn of the century.

Necropolis area 13

The Montjuïc necropolis is divided into 14 agrupacions (areas). "Agrupación 13" was actually planned by Albardera. It is set to one side and isolated, used for the burial of Protestants, Jews, atheists, suicides and duellists, as the Catholic Church would not permit unbelievers or those who violate the faith to be buried in «holy» ground. Among the best-known figures in agrupación 13 are

several anarchists killed in the Civil War, like Durruti, Ascaso and Ferrer. Not far from agrupación 13 is the Fossar de la Pedrera, a mass grave for the freedom fighters who were killed there by General Franco during and after the Civil War. The Fossar de la Pedrera was transformed into a wonderfully poetic, subtle memorial and park by Beth Galí and Màrius Quintana from 1983 to 1986.

Making use of the seaside site in the 20th century

The spectacular site with a fantastic view of the sea led to the consideration of various different uses in the 20th century. When the citadel was finally handed over to the military by the city in 1965 and there was thus a possibility of developing the surrounding area, various projects were launched on private initiative. A group consisting of Antonio Bonet Castellana, Oriol Bohigas and Josep Martorell suggested in late 1965, as part of a development concept for Montjuïc as a whole, that the slope on the sea side of the hill should be used for a large housing estate. The cemetery would have been removed. But this attempt to get over Barcelona's resistance to the sea failed, like the Plan Macià by Le Corbusier and GATCPA (1934) before it. The problem formulated by Antonio Bonet Castellana in 1965 ("A city cannot continue living with its back to the sea") was not addressed effectively until pre-Olympic building work started in the city under Oriol Bohigas, by then Barcelona's director of building: since 1992 the living members of the population have increasingly started to be able to face the sea as well.

Translation from German:
Michael Robinson